

moins démontré que les intelligences supérieures du christianisme, anges ou démons, sont douées d'une physionomie pour le moins aussi poétique que les divinités de l'Olympe, et que les mystères de notre religion offrent autant sinon plus de ressources à l'imagination du poète que toute la théogonie païenne.

Toutefois, au milieu de cette lutte littéraire, la renommée de Chateaubriand s'était agrandie et consolidée. En 1811, un fauteuil devint vacant à l'Académie par la mort de Joseph Chénier, et l'opinion publique désigna Chateaubriand comme le plus digne de l'occuper. Tout le monde sait qu'il est d'usage que le récipiendaire fasse, dans un discours d'apparat, l'éloge de son prédécesseur; Chateaubriand, dont la conviction repoussait les principes politiques professés par Joseph Chénier, ne voulut pas se soumettre à cet usage, et attaqua violemment, dit-on, la mémoire de l'ex-conventionnel. L'Empereur, à qui le discours fut communiqué, y reconut avec effroi des opinions dangereuses à une époque où les juges de Louis XVI occupaient les premiers postes de l'Etat, et fit défendre au nouvel académicien de le prononcer. Dès ce jour, ces deux grands hommes furent séparés d'une manière irréconciliable.

Cet événement, peu important en lui-même, influa peut-être beaucoup sur la ligne politique qu'adopta M. de Chateaubriand lors de la rentrée des Bourbons. En effet, le premier ouvrage qu'il publia, après la restauration, fut une brochure, intitulée : *Buonaparte et les Bourbons*, dont la virulence ne le cède en rien aux plus injurieux libelles qui virent le jour à cette époque. L'âme généreuse de M. de Chateaubriand dut regretter bien des fois depuis lors les cruelles calomnies dont il poursuivit l'Empereur dans son exil. On dit que plus tard il lui a rendu justice; cela devait être. Deux hommes comme Napoléon et Chateaubriand devaient finir par se rapprocher et se glorifier l'un l'autre.

Pendant les Cent-Jours, Chateaubriand suivit Louis XVIII à Gand, où il fut appelé à siéger dans le Conseil en qualité de ministre d'Etat. Après la seconde Restauration, il fut élevé à la dignité de pair de France. Ses opinions, à cette époque, étaient ultra-royalistes. Dans un écrit, intitulé *De la monarchie selon la Charte*, il osa déterminer clairement la position qui était faite au roi dans un gouvernement constitutionnel, et fut dis-

gracié par Louis XVIII, qui était trop habile pour rompre ouvertement avec la France libérale. L'ordonnance qui le destitua est significative et mérite d'être rapportée : — "Le vicomte de Chateaubriand, y est-il dit, ayant, dans un écrit imprimé, *élevé des doutes sur notre volonté personnelle*, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre présent mois, nous avons ordonné ce qui suit : Le vicomte de Chateaubriand cessera, dès ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'Etat."

Nous ne suivrons pas M. de Chateaubriand dans toutes les phases de sa vie politique. Disgracié, puis rappelé par la faveur royale, nommé successivement ambassadeur à Berlin et à Londres, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Vérone, disgracié de nouveau et envoyé ensuite comme ambassadeur à Rome, il donna encore sa démission à l'avènement du ministère Polignac et vit de loin s'écrouler le trône qu'il avait voulu consolider et dont il n'avait pu que prédire la chute.

Chateaubriand avait subi la proscription et l'exil, la prison lui manquait; cette dernière épreuve l'attendait à la fin de sa longue et glorieuse carrière, il était réservé au gouvernement de juillet de traîner le chantre des *Martjrs* sur les bancs infâmes de la cour d'assises.

Depuis la restauration, outre ses brochures politiques, Chateaubriand a publié divers ouvrages littéraires; le premier qui vit le jour fut les *Natchez*. On sait comment le manuscrit de ce livre, oublié par l'auteur avec divers autres objets dans une auberge de Londres à l'époque de son retour de l'émigration, fut miraculeusement retrouvé vingt ans après avec la malle qui le contenait dans une chaumière d'un misérable village anglais. La probité des pauvres gens à qui ce dépôt avait été confié a valu à l'auteur la plus douce émotion de sa vie, et à la France un chef-d'œuvre de plus. Après les *Natchez* parurent *Moïse*, *l'Essai sur la poésie anglaise*, la traduction du *Paradis perdu*, le *Congrès de Vérone* et la *Vie de Rancé*.

On voit par cette courte notice que la vie de Chateaubriand a été aussi agitée que le siècle où il a vécu. Poète comme Dante, Tasse, Camoens, Cervantes et Milton, comme eux il eut à souffrir tous les genres de persécutions.

Depuis quelques années, M. de Chateaubriand se cachait dans une retraite à peu près impénétrable. Totalement é-